

15^{me} Année
TOUS LES
JEUDIS

LA REVUE DE L'ÉCRAN

N° 486 8
9 Avril 1942
0 fr. 30



MICHÈLE
MORGAN
DANS
LA PISTE
DU NORD



ESPOIRS.

NARA PADLO

CHANTEUSE DYNAMIQUE

Malgré ce nom un peu bizarre (on a toujours envie de dire Nera au lieu de Nara) cette artiste est arrivée de Paris où elle fut la vedette féminine du cabaret « Chez O'Dett », une des boîtes les plus fréquentées de la Place Pigalle. C'était évidemment avant l'exode. Depuis, bien des choses ont changé et alors qu'O' Dett est redevenu René Goupil, Nara Padlo chante dans les cabarets niçois des chansons pleines d'humour et de dynamisme.

Nara Padlo dont on annonce pour bientôt les débuts à l'écran, est venue à la chanson par la danse. C'est ce qui explique certainement le rythme endiablé de tout ce qu'elle fait et la grande part qu'elle accorde au geste dans toutes ses œuvres. Contrairement à beaucoup d'autres artistes, il est impossible pour Nara Padlo de parler d'un « répertoire ». Elle varie son genre à chaque instant et elle arrive à donner la même vie tout à tour à une chanson nostalgique (*Dorule*), aux malicieuses *Trois petits naïns*, à la sombre *Aloha, fille des Iles*, à cette histoire humoristique qui s'intitule *Comment*



les gens font pour gagner leur vie ou bien encore à la chanson de rythme *Dadidou*.

Lorsqu'elle abordera le cinéma Nara Padlo aura pour elle deux sérieux atouts : une voix extrêmement phonogénique et une silhouette pleine de finesse et de grâce.

F.

aura lieu à Marseille, du SAMEDI 25 AVRIL au DIMANCHE 3 MAI, et aura son prolongement à Monte-Carlo, du 11 au 25 Mai.

Il n'y aura donc pas de séances les samedis 25 Avril et 2 Mai. Mais les membres du Ciné-Club entreront librement pendant toute la durée de l'exposition, ainsi que leurs amis et invités, qu'ils auront à cœur, n'en doutons pas, de faire venir nombreux.

DESSINATEURS !
Avez-vous envoyé
à LA REVUE DE L'ECRAN
43, Bd de la Madeleine, MARSEILLE
Votre adhésion à notre
Exposition.
DESSIN et CINÉMA
(Envoi du règlement par retour)

LA REVUE DE L'ECRAN
43, Boulevard de la Madeleine
Tél. : National 26-82
MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et C. SARNETTE
Rédacteur en Chef : Charles FORD
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD

Abonnements :

France : 1 an : 65 frs, 6 mois : 35 frs.
Suisse : 27 Kanonngasse, Bâle, et
Kursaal 25, Montreux :
1 an : 10 frs suisses, 6 mois : 6 frs
le numéro 30 centimes.

Etranger U. P. :
1 an : 130 frs, 6 mois : 75 frs.

Autres pays
1 an : 160 frs, 6 mois : 85 frs

43, bd de la Madeleine, MARSEILLE
(Chèques Postaux : A. de MASINI
428 42)

EXIGEONS TOUT DANS LE SENS DE LA QUALITÉ
MAIS ATTENTION !

LE CINÉMA
ne peut pas être un
"ART DE CENACLE"

par
MARIO BRUN



Une scène de *Man of Aran*, un de ces documentaires qui ont mérité de rester dans l'histoire du cinéma.



M. Paul Legros, directeur du Centre Artistique et Technique des Jeunes, dans son bureau.

Le Centre Artistique et Technique des Jeunes du Cinéma qui, sous la direction de M. Paul Legros s'est donné pour tâche non pas d'en vouloir remonter à tout le monde comme pourraient le propager certains esprits subversifs, mais de corriger beaucoup d'erreurs, non pas de tout renier de ce qui a été fait dans le passé mais de tout exiger pour l'avenir dans le sens de la qualité, non pas de prétendre au chef-d'œuvre mais de toujours tendre vers le mieux, a organisé ré-

cemment à Nice où il est établi, quatre « Journées du cinéma et des arts » dont *La Revue de l'Ecran* a publié un compte-rendu.

Le but du C.A.T.J.C., en l'occurrence, était de contribuer à gagner au cinéma des concours nouveaux. En invitant à ces journées des écrivains et des artistes, il se proposait d'établir entre ceux-ci et les gens de la partie des rapports et des échanges où le cinéma tirerait profit. Car il est indéniable, comme nous le dit Claude Roy, que « le septième art a souffert certainement et continue de souffrir du manque de curiosité, voire de l'hostilité manifestés à son égard par toutes sortes de créateurs d'expressions diverses. » Très juste.

Quand on sait dans les mains de quels affairistes, de quels margoulin, de quels

lamentables entrepreneurs de spectacles, de quels exploiters des plus vils instincts, le cinéma tomba trop souvent et combien l'accès de cette espèce de « société secrète » était devenu difficile aux vraies valeurs, on ne s'étonne certes pas qu'il ait acquis fâcheuse réputation auprès des élites et rebuté pas mal de ceux qui eussent été qualifiés pour en rehausser par leurs apports le niveau artistique.

A côté de réussites éclatantes, que de « navets » incroyables n'avons-nous pas endurés ! Ne vous est-il pas souvent arrivé de vous demander à la vue de certaines bandes comment des producteurs avaient osé investir leurs capitaux dans des entreprises aussi pitoyables ? Que d'injures faites au goût d'un public trompé par de trop alléchantes

Cette veille de Pâques favorable au départ des citadins, qu'ils fussent artistes ou membres du Ciné-Club, ne présageait rien de bon pour notre dernière réception. Et la surprise, fut pour nous d'avoir une chambrée des plus honorables, et la visite d'un bel acteur, dans les deux acceptions du terme, du cinéma français : Jacques Erwin.

C'est une carrière assez paradoxale que celle de cet artiste qui, élève des Beaux-Arts, vint par hasard au théâtre, accepta de débiter au cinéma, dans *Les Cinq Gentlemen Maudits*, parce qu'il devait aller au Maroc, et continua parce qu'il avait des dettes ! Il fit entre temps du music-hall avec Joséphine Baker. Ses derniers films : *Les Nuits Blanches de St Pétersbourg*, *Ramuntcho*, *Frères Corsos*, *L'An 40*, *La Nuit Merveilleuse*, *Un Chapeau de paille d'Italie*, eurent des bonheurs divers, mais Erwin estime n'avoir pas eu sa chance au cinéma, comme il l'eût au théâtre avec *Eli-sabeth*, *la femme sans homme*.

Jacques Erwin ne parle pas seulement de lui. La conversation roule longuement sur la qualité des films, qui est, à son avis, surtout fonction de la situation actuelle, et sur le public, qui porte aussi une lourde part de responsabilité dans la valeur de la production.

Bref, après-midi sympathique, en compagnie d'un acteur intéressant, et dont on suivra maintenant, au Ciné-Club, la carrière avec un intérêt accru.

SAMEDI 11 AVRIL, à 17 h. 30, en notre local 45 Rue Sainte, Réception Surprise, selon la formule en usage.

PERMANENCES les lundis, mercredis et vendredis, de 18 h. à 19 h. 30. Tous renseignements y sont fournis, et les demandes d'adhésion reçues. On peut également s'adresser aux bureaux de *La Revue de l'Ecran*, 43 Bd de la Madeleine.

L'exposition « Dessin et Cinéma » qui groupera des œuvres humoristiques sur le cinéma, signées des collaborateurs de la Revue et des meilleurs dessinateurs

propositions ! Pour une brioche offerte de temps en temps, que de pain noir, que de marchandises falsifiées, que de bénéfices faciles et malhonnêtes !

Pourtant, le cinéma est un art qui doit rester accessible à la compréhension de tout le monde.

C'est pourquoi, des multiples débats qui ont mis aux prises, durant ces journées de Nice, cinéastes, musiciens, écrivains, auteurs dramatiques, dialoguistes, décorateurs, peintres, architectes, retenons tout particulièrement les pertinentes suggestions de Jean Loisy qui met certains réalisateurs en garde contre un penchant dangereux : la transp-



Pour la première fois peut-être en France on a réussi à réunir une aussi imposante collection de livres traitant des problèmes du Cinéma. C'est la bibliothèque du C.A.T.J.C. à la villa « El Patio »

sition à l'écran d'une « littérature plus ou moins hermétique » dans ce qu'il appelle le « film poétique ».

« Si la poésie, dit-il, n'est pas réservée à une élite restreinte, le cinéma ne peut pas et ne doit pas être un art de cénacle. Le danger à éviter est celui de l'incompréhension publique. »

Il cite, comme ayant su plaire à des publics très divers : *La mélodie du monde*, *Entr'acte*, *Tour au large*. Et encore *Moana*, *Man of Aran*. Là, le documentaire s'est facilement élevé au lyrisme. Et, de façon générale, l'auteur de *Marie Stuart* estime que le « film poétique » semble devoir être limité à de courts métrages où le littéraire, le musicien, le metteur en scène, étroitement associés, traiteraient de « l'effort victorieux ». Définissant le cinéma comme étant avant tout « musique de l'action », Jean Loisy préconise dans ce sens la réalisation de su-

jets tels que l'effort du paysan, celui du mineur, celui d'une jeune troupe dramatique en tournée...

Rester en somme dans une note poétique ayant large audience. Etant bien entendu que les meilleurs films ont souvent été tirés des plus médiocres romans-feuilletons.

Il ne faut point en terminer avec ces « journées du cinéma et des arts » dues à l'initiative des animateurs de la villa « El Patio », sans dire qu'aux débats dont nous venons de donner un aperçu se greffèrent des projections de vieux films à succès qui servirent de thèmes à des discussions analytiques, une exposition photographique qu'il



La presse quotidienne a annoncé la déchéance de la nationalité française de Bernard Natan, de Pathé-Natan. Et d'ajouter que *Nathan (sic) s'était naturalisé sous le nom de Tanenzapf*.

C'est bien ça, à part que c'est le contraire. Nathaniel Tanenzapf s'était fait naturaliser sous le nom de Bernard Natan. A cela près...

Parlant de *La Piste du Nord*, « *Dimanche-Illustré* » dit entre autres :

Et puis, il y a un jeune premier de talent, Jacques Brevannes, un de ces jeunes premiers inédits que le cinéma américain nous a appris à aimer et dont nous n'avions pas d'équivalent chez nous.

Nous n'avions pas l'équivalent des jeunes premiers américains... et malheureusement nous ne l'avons déjà plus. Le chroniqueur de « *Dimanche-Illustré* », ignore-t-il donc que Jacques Terrane (et non Brevannes !) est mort en Syrie ?

Dans « *L'Echo des Etudiants* » nous lisons :

On devait réaliser, sous l'égide de l'Etat, cinq ou six grands films consacrés à des grands hommes et destinés à montrer la grandeur de la France.

Le premier devait être tourné par Marcel L'Herbier sur la vie de Molière. Or, il n'en est plus question.

Pourquoi ? demandez-vous. Sans doute parce qu'on a réfléchi au dernier moment que Marcel L'Herbier n'ayant, de toute sa carrière, jamais produit autre chose que des navets, n'était pas précisément désigné pour inaugurer la série des grands films d'Etat ? Sans doute parce qu'on a décidé de le remplacer par quelqu'un d'autre, un chevronné comme Jacques Feyder, ou un jeune comme Henry-Jacques, de toute façon par un vrai metteur en scène ? Alors bravo, bravo !

Bravo aussi pour l'échotier et pour *L'Echo* qui publie cette information juste au moment où Marcel L'Herbier reprend son projet. Mais au fait, qui est cet Henry Jacques ? Christian-Jaque peut-être ?

Quant à dire que Marcel L'Herbier « n'a de toute sa carrière, jamais produit que des navets », c'est affaire d'opinion sans doute, mais je crois qu'on contribuerait utilement à l'instruction de l'étudiant de service en mettant sous ses yeux la liste complète des films de Marcel L'Herbier, liste dans laquelle on retrouve tout de même, *Don Juan et Faust*, *El Dorado*, *L'Homme du large*, etc... Il est vrai qu'à l'époque où Marcel L'Herbier tenait dans l'avant-garde cinématographique la place qu'on ne saurait lui contester, le chroniqueur en question ne devait pas être né...

Mario BRUN.

Jalons sur la Piste du Nord...

Il est bien rare que les films de Feyder soient sans histoire. Par sa méthode de travail, ses habitudes, son besoin de réalité (ne pas confondre avec réalisme) ce metteur en scène crée des histoires. On raconte encore celles des *Cns du Voyage*, on parlera longtemps de celles de *La Piste du Nord*. D'autant plus que les événements sont souvent venus leur donner ultérieurement un cachet particulier.

On voudrait s'arrêter d'abord (ça ce n'est pas une histoire) à deux vedettes invisibles sur l'écran. La première c'est... François-Rosay. D'habitude elle ne passe pas



Les fourrures n'étaient pas de trop à Kiruna affirme Pierre Richard-Willm...

aperçue, mais cette fois-ci, elle n'a pas joué quoiqu'elle ait suivi toutes les prises de vues. Car ne pas tourner dans un film de Feyder ne l'empêche pourtant pas d'être Madame Feyder. Comme il le lui a été dit une fois pour toutes, elle suit son mari; comme il ne le lui a pas été dit, elle collabore avec lui, elle conseille, elle apporte des idées. Mille détails signalent sa présence, on s'étonne de ne pas voir son ombre projetée à côté des interprètes. On la devine dans le choix de ce premier plan, on la devine dans tel détail, n'est-ce pas elle qui a parfois suggéré à Vanel certains jeux de scène ?

Quant à Paul-Emile Victor — l'autre vedette — il n'est pas de la race des stars. C'est le jeune explorateur que le « Pourquoi pas » de Charcot, lors de son dernier

voyage, déposa dans le désert du Cercle arctique. De nature, de vocation, Paul-Emile Victor est un chercheur, un savant, un aventurier, en somme dans le grand sens du terme. Comme la civilisation n'a pas de « fiche » pour ce genre d'activité, Paul-Emile Victor de retour parmi ses semblables, fut sacré « spécialiste ». Il est peut-être le seul spécialiste des questions polaires, questions qui restent valables sous des températures plus douces, puisque c'est Paul-Emile Victor qui créa des liaisons postales « canines » en haute montagne et par ses expériences et innovations modifia certaines données stratégiques de la guerre alpine.

Lui aussi est dans le film, tout le temps présent. Lorsqu'un chien se dresse c'est qu'il a claqué la langue. On croit l'entendre expliquer à Feyder qu'un équipage de traineau c'est comme ça ! qu'un virage dans la neige se prend comme ça, qu'un bledard des neiges ne ferait jamais telle chose, et le metteur en scène s'incline, modifie au besoin son idée première. Il veut que ce soit vrai, à n'importe quel prix. Ses acteurs le savent bien, ils se souviendront longtemps du voyage à Kiruna, à l'extrême pointe de la Suède. On y tournait par des températures polaires (et polaire, n'était pas une image) Certes, cela facilitait le jeu, on pouvait « faire celui qui a froid » ou « jouer celui qui lutte contre la tempête ». Bonne leçon de naturel ! Rien de tel pour comprendre que ce métier de comédien n'est pas de tout repos. Les habilleuses préparaient pour le diner des cotelettes de cerf et la script-girl s'inquiétait d'un orteil en train de geler...

Personne ne songeait à protester, avec Feyder souffle un vent d'aventures, l'interprète devient autre chose qu'un reflet, il participe à la vie d'un être qui s'évade de la fiction.

Précisons que l'on ne tourna pas que dans le Grand Nord : On plaça les appareils sur la Mer de Glace, à Villars de Lans, il y eut des histoires, mais elles étaient plus souriantes. C'est ainsi que près de Mégève, on avait planté en pleine neige la petite gare nordique et « Fort-Chamberlain » la cabane du policier Dal. Gros émoi dans le pays, grosse affluence de curieux, un peu trop même. A un tel point que Jacques Feyder fit appel aux gendarmes pour rétablir un service d'ordre et ceux-ci, tout heureux de ce spectacle imprévu, amenèrent des parents et des amis, un vrai pique-nique en famille !

Il y eut aussi Arcy-sur-Cure ! Ça ne vous dit rien : Arcy-sur-Cure ? Michèle

Morgan n'est pas de cet avis, c'est là qu'elle a compris exactement ce que c'était qu'une stalactite... au moment où l'une d'elles se détachant de la voûte, passa à quelques centimètres de sa tête. Cela n'arrêta nullement l'enthousiasme de Feyder qui voulait que les scènes de grotte soient tournées dans une vraie grotte. Néanmoins, désireux de conserver ses interprètes jusqu'à la fin, il les dota tous de casques de tranchées. L'effet était curieux. Bien entendu au moment de tourner, on enlevait le casque non sans avoir jeté un coup d'œil inquiet au « plafond » d'où venaient des craquements sinistres.



... tandis que Charles Vanel songe aux raccords en studio, sous les projecteurs !

La dernière histoire — la dernière de ce choix — est d'un ton plus grave et tient en quelques citations de journaux. C'est la brève histoire de Jacques Terrane.

Dans *l'Intransigeant* du 15 février 1939

« Il y a une révélation (c'est Feyder qui parle) C'est un jeune homme qui n'a jamais tourné en France quoique français mais qui a fait des films à Londres et je crois joué de petits rôles à Hollywood. Il s'appelle Terrane, est bâti en Hercule, beau et sportif, il sera le jeune premier du film.

« Ce garçon qui a fait ses études en Angleterre a joué sur plusieurs scènes américaines. La loi du Nord (premier titre du film) marquera ses débuts en France, pays

(la fin en page 10).



Espagne, mes Amours.

Il paraît que l'Espagne est à la mode et plus encore. On ne voit qu'Espagne dans les créations théâtrales, que projets en Espagne dans le cinéma. Suzanne Delvé a voulu elle aussi, son petit quart d'heure espagnol (un grand, grand quart d'heure, un quart d'heure de cinq à sept). Comme elle manquait un peu d'éléments, elle a traité son sujet par la bande : l'influence espagnole sur les auteurs français, ce qui lui a permis de grouper pêle-mêle divers poèmes de divers auteurs de diverses époques qui avaient comme point commun de parler de mantille, de Dona, d'Alcazar ou de sein bruni.

Paul Castan, averti des écueils par une longue expérience de spectacles de tout poil s'est efforcé de donner à ce « choix » une petite présentation bon enfant. Il a imaginé une conversation dans l'atelier d'un peintre espagnolisant, conversation destinée à préparer un récital. Naturellement le hasard réunit dans l'atelier des guitaristes, des danseuses et des chanteuses authentiquement espagnoles. Tout cela serait très bien si M. Vallauris n'avait été chercher son naturel en quelque musée Grévin de province. Quant à Mme Suzanne Delvé elle sorlèse avec adresse, comme pastiche c'est très réussi, bravo !

Il y a dans tout cela de bons morceaux, de très bons, même encore que déjà vus — mais ce serait folie que d'exiger toujours du nouveau — Coita Castro est une gamine délurée, adroite et déjà cabotine en diable qui ne rate pas son petit effet ; Mme Moncayo chante avec une nostalgie évocatrice. Les « numéros » les plus intéressants sont certes ceux des Ibanez, les guitaristes, et de Lydia Siria qui danse avec une fougue... une fougue qui évidemment ne fait pas oublier la Argentina. Mais la Argentina est morte tandis que Lydia Siria est bien vivante et fort belle.

Mais Suzanne Delvé ne veut pas qu'on l'éclipse, elle revient, elle revient tout le temps, elle se drape, elle se costume. C'est gentil, tout ça, c'est familial, et comme tous ces gens là s'applaudissent après chaque intermède et disent « bené ! bené ! muy bené ! », ça nous dispense de nous échauffer.

C'est bien, quand même, un petit spectacle comme ça qui prévoit même le spectateur sur scène.

Celui d'ailleurs qui n'a pas vu Suzanne Delvé en Infante de Casino de Paris, dire le poème de Samain : « Mon âme est une Infante... » sur un fond musical de la « Pavane pour une Infante défunte », celui-là aura manqué une bonne pinte de belle humeur.

Si les Espagnols ne sont pas contents après ça, c'est vraiment qu'ils n'y connaissent rien, Carogna ! (Il paraît que c'est un juron espagnol, ça fait énergique).

La Poésie aux " Cahiers du Sud ".

De cette poésie qui veut être spectaculaire — ou de ce spectacle à prétentions poétiques, — il est assez curieux de rapprocher la soirée organisée au local du « Ciné-Club », par les Cahiers du Sud. La donnée en était tout autre : Il s'agissait de réunir une centaine de personnes et de leur parler de la poésie non pas tant contemporaine mais très exactement actuelle. C'était un petit tour de force et il ne faut pas cacher que la moitié au moins des assistants, venus pour des raisons diverses, attendaient résignés le « coup de barbe ». Or, il n'y eut pas de coup de barbe. Le conférencier, Jean Toursky qui est dans la vie, journaliste et poète, mena tout tranquillement jusqu'à onze heures du soir, un auditoire ahuri du plaisir extrême qu'il prenait. Toursky commença par balayer devant la porte, il répondit aux questions, que personne n'avait posées mais auxquelles tout le monde pensait. Il dit pourquoi, au sortir des événements, encore absourdis, comme un chien qui s'ébroue, nous pouvons trouver dans la poésie un refuge et une raison d'être ; il dit comment dans un monde toujours menaçant et où il faut se défendre, la poésie est une arme prohibée que personne jamais ne pourra confisquer. En balayant devant sa porte, il trouve un grand cadavre embarrassant et n'essaie pas comme les nains de Blanche-Neige de le « glisser sous le tapis ». Il le présente, c'est le surréalisme, il explique pourquoi il n'est plus de mise, il explique que sa mort est na-

tuelle mais qu'en dépit des adversaires sa vie avait été indispensable, et enfin avant d'aborder la galerie des portraits, il justifie le choix des Cahiers du Sud comme axe et point de réunion. Certes, on ne saurait nier que les « Cahiers » qu'il qualifie de « la plus ancienne des jeunes revues » ne soient qualifiés pour cet honneur. Il est peu d'exemple d'une revue littéraire qui ait pu, esquif de poésie flottant sur la poésie, traverser aussi impunément les époques les plus diverses, les régimes les plus opposés... En politique il faudrait remonter à Fouché pour trouver telle persévérance. Il rend hommage à Ballard, pilote adroit et astucieux capitaine, et puis il prend l'un après l'autre les poètes qui lui semblent les plus représentatifs. Ils sont nombreux ; pour chacun Tournsky fait un portrait rapide, portrait intérieur portrait de la vision propre de l'auteur et il lit quelques passages. Des dames, pleines de bonne volonté, lisent aussi, elles ne comprennent pas très bien et forcément y mettent des intentions nombreuses... Heureusement Tournsky ne leur confie pas tout et lorsque lui-même dit les vers tout devient limpide et prenant. Il parle de Joë Bousquet, grande figure, plus grande par son immobilité et que les Cahiers ont toujours placé à l'entrée du visiteur comme une statue vivante ; il parle de L. G. Gros, critique et poète ; de Gabriel Bertin qui du théâtre et de la prose est venu, par contagion peut être, vers une expression poétique ciselée et précieuse ; il parle de bien d'autres ; des noms qui ne nous sont pas tous très familiers et que faute d'avoir notés nous ne retrouvons plus, il y avait Tortel, et Luc Deccaunes et Pierre Emmanuel.

Domage que Mme Suzanne Delvé n'ait pas été dans la salle. Elle aurait pu prendre de sérieuses leçons. Elle qui aime les émotions du sentiment, aurait trouvé à réfléchir sur ce grand garçon un peu gauche et timide qui fit planer une véritable angoisse sur son auditoire lorsqu'il cita, sans s'arrêter, sur le ton même du fait divers des quotidiens, la mort de Stephan Zweig.

Tout ceci du reste n'a jamais voulu être un spectacle, il n'est pas question de « donner une seconde représentation ». C'est en somme une expérience. Elle valait d'être citée.

M. ROD.

Le Sport nous amène ...

CLÉMENT DUHOUR

Il est naturel que le cinéma, art plastique, art du mouvement, reçoive quelquefois du sport des éléments d'interprétation de classe. L'Amérique, notamment, y trouva nombre de personnages typiques, dont le plus célèbre reste le Tarzan du champion de natation Johnny Weissmuller.

En France, où le champ athlétique est moins vaste, moins brillant aussi, il faut le dire, et où on a l'art de manquer les occasions, les exemples sont plus rares. Citons au passage Georges Carpentier, Raoul Paoli, et de nos jours Charles Moulin, en attendant Ladoumègue qui, après deux documentaires, débute bien un de ces jours dans un film « à scénario ».

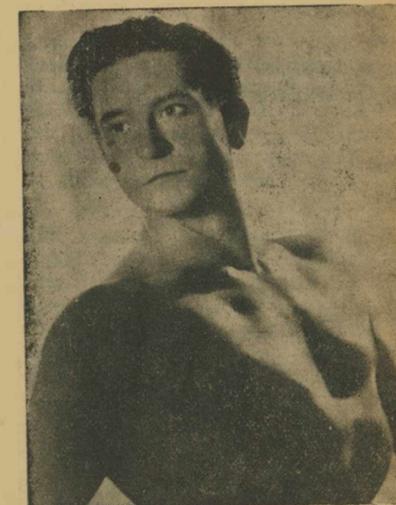
Mais voici que nous arrive *L'Age d'Or* (pour le moment, ce n'est que le titre d'un film) et avec lui Clément Duhour.

Ceux de nos lecteurs qui ont conservé avec le stade un contact que les circonstances m'ont fait perdre depuis bien des années, peuvent dire mieux que moi ce que l'athlétisme français doit aux frères Clément et André Duhour, combien de fois ils

furent champions ou recordmen de France, quel fut leur classement dans les rencontres internationales, et enfin à quelle distance, en mètres et en centimètres, ils jetaient le boulet de 7 kgs. 250. Je me souviens seulement que c'était aux environs de 15 mètres, et que, durant de longues années, les frères Duhour supportèrent avec honneur la responsabilité de représenter dans les concours l'athlétisme français.

Je ne sais à la suite de quelles circonstances Clément Duhour vint au cinéma, mais ce qui est caractéristique, c'est de voir qu'il n'y entra pas par la porte du sport, avec un rôle taillé à sa mesure, mais tout simplement par celle de l'interprétation. Il n'y a rien, dans son rôle de *L'Age d'Or*, qui n'eût pu être fait par un acteur normal, jeune, assez étoffé, ayant de l'allure, et pouvant « attraper » l'accent russe. Rien qui lui eût permis de se défendre sur son terrain si d'aventure, sur les autres chapitres, il eût été mauvais.

Eh bien, sans indulgence excessive, on peut dire que Clément Duhour a tenu la



La plastique puissante et harmonieuse de Clément Duhour.

redoutable gageure. Dans son rôle d'aristocrate russe, réfugié à Paris, chauffeur de maison bourgeoise et fiancée d'Elvire Popesco, Clément Duhour a un physique mâle et sympathique, de l'aisance, de l'élégance (ce qui est rare chez les gens trop bien bâtis) et un accent russe assez irrésistible. Et, par dessus tout, il a saisi et traduit la psychologie du personnage. Et, jeune premier de cette aventure fantaisiste, il parvient sans effort à n'être écrasé ni par l'accaparante Elvire, ni par Alerme, ni par Jean Tissier, ni par Andrée Guize.

Clément Duhour a commencé par le plus difficile : prouver qu'il pouvait être seulement un acteur. Avec *L'Age d'Or* c'est fait. Souhaitons maintenant que le cinéma français, en lui confiant ses prochains rôles se souvienne de sa plastique harmonieuse, de ses qualités physiques, de son passé sportif. Le cas est trop rare, pour qu'on néglige de l'utiliser. Certes, ce n'est pas moi qui prédirai à Duhour qu'il sera, à son prochain rôle, une grande vedette. Ce que nous réclamons, c'est qu'on ne nous oblige pas à le classer un jour, dans la trop longue liste des « occasions perdues » du cinéma français.

A. de MASINI.



... avec Elvire Popesco, dans une scène de *L'Age d'Or*, de Charles Méré, réalisé par Jean de Limur.

Le Clipper est arrivé

(De notre correspondant particulier)

— John Ford, est arrivé bon premier à la distribution des « Oscar » de l'Académie des Arts et Sciences Cinématographiques de Los Angeles, avec le film *How Green was my valley* (Que mon vallon était vert). Voici un film qu'on vantera, ou l'on pleurera, qu'on aimera toujours et qu'on oubliera jamais.

John Ford représente ici l'esprit d'indépendance artistique. Le connaissez-vous ? C'est un Irlandais vigoureux et affranchi, dont le vrai nom est Sean O'Fearna — il est le cousin de Liam O'Flaherty, l'auteur du *Puritan* — Il a dirigé l'un des films les plus artistiques *The Informer* (Le Mouchard). Il a fait il y a un an *The Long Voyage Home* (Le long retour) et la saison précédente *The Stagecoach* (La Chevauchée fantastique). Entre temps il a tourné des films « Maison » pour la 20th Century entre autres *Grapes of Wrath* (Fruits de la Colère).

Il vient de finir *How Green was my Valley* et c'est un miracle, parce que jusqu'à maintenant quand M. Ford tournait un film « maison » il s'en lavait les mains dès le dernier tour de manivelle. C'est pourquoi un film comme *Drums Along the Mohawk* (Tambours sur la Mohawk) porte son nom en étant si peu remarquable.

Car il y a une règle, voyez-vous, à la 20th Century, qui dit que Darryl Zanuck, le maître du Studio, peut découper un film comme il l'entend. John Ford aime trop sa liberté pour accepter un compromis. Il dirige son film ainsi que le demande son contrat et quand on arrive au montage il le monte tout seul ou ne s'en occupe pas du tout. C'est ainsi qu'il n'a découpé aucun de ses films à la 20th Century, mais s'est contenté de les réaliser rapidement et efficacement puis il a pris son argent et est allé ailleurs faire les films qu'il aime mais qu'il sait qu'un petit nombre de spectateurs seulement appréciera.

Quand est arrivé le sujet de *How Green was my Valley*, la 20th Century l'acheta. John Ford fut chargé de la réalisation et il n'a pas pu rester tranquillement « homme d'affaires » avec un tel sujet. Pour le conter il dut y mettre toute son imagination et tout son cœur et toute son émotivité irlandaise. Le résultat est un film tendre et poignant, jamais hors de ton, ni d'harmonie, ni

d'atmosphère, d'une beauté telle qu'il n'en paraît que rarement.

La critique en est restée assise et s'émerveille encore de voir qu'une histoire de la vie des mineurs du Pays de Galles tournée avec ce qu'on appelle une distribution « B » puisse tout de même être un grand film et « artistique » par dessus le marché.

Donald Crisp est le père, la mère est Sara Allgood, parmi leur couvée de garçons on remarque John Loder, et le petit How dont le rôle est tenu par le jeune Roddy Mc Dowall avec une invraisemblable compréhension. Maureen O'Hara est la jolie fille de la maison. Walter Pidgeon a trouvé sa meilleure création dans le rôle du Pasteur Mr. Gruffydd. Je crois impossible de trouver un seul défaut dans ce film surprenant.

— On parle beaucoup de Judy Garland, comme de la prochaine partenaire de Clark Gable. Elle a grandi, elle s'est mariée, elle le mérite et tout le monde applaudira. Evidemment elle est excellente dans les comédies musicales. On le voit bien dans *Babes on Broadway* (Bébés de Broadway) où elle et Mickey Rooney ont tant de talent que c'en est effrayant. Mais si je ne me trompe pas, Clark a déjà joué une comédie musicale et peut-être... Et même sans cela Judy est une excellente comédienne.

— Je vous ai annoncé le mariage de Rosalind Russell, la plus célèbre célibataire hollywoodienne avec son agent théâtral Fred Brisson. Celui-ci est d'origine danoise aussi le mariage a-t-il eu lieu dans la chapelle historique de la Mission Santa Ynez du petit village danois de Solvang, en Californie. Roz était ravissante en mariée danoise. Il y avait Cary Grant. Et Barbara Hutton, ex-comtesse Von Reventlow, n'était pas loin de lui.

— Espérons, mon Dieu, que Cary saura se défendre et restera célibataire. Après tout, il faut bien que les spectatrices aient au moins un grand acteur pour qui elles sentent leur cœur faire pat, pat, pat... et qui empêche leurs artères de durcir. Evidemment, il y a bien aussi Gary Cooper qui donne ces sensations, mais tout de même c'est un homme marié... et depuis longtemps.

— Hollywood se remet de sa frousse du début de l'année mais il vient de découvrir que le public en a assez de la guerre et de

la frayeur que lui distribuent généreusement tous les jours, les journaux et la radio. Aussi ne fera-t-on plus de films de propagande de guerre. La tendance est à la comédie musicale et aux comiques.

— Et voici des nouvelles de Tarzan : cette fois-ci une expédition scientifique avec les méchants Tim Conway et Philip Dorn a enlevé la femme de Tarzan (Maureen O'Sullivan) et son fils (John Sheffield) pour obliger le géant de la jungle (Johnny Weissmuller) à révéler l'emplacement d'une prodigieuse mine d'or *Le trésor secret de Tarzan*. Le clou du film est fantastique avec une mêlée gigantesque d'éléphants, d'alligators et de sauvages.

Les grandes personnes diront peut-être qu'elles ont déjà vu cela et que malgré la sympathique guenon Cheetah qui tient admirablement son rôle inimitable, il faudrait un peu plus d'originalité. Mais les enfants s'amuseront beaucoup.

Hilary CONQUEST.



Johnny Weissmuller va incarner une fois de plus, le héros imaginé par Edgar Rice Burroughs : Tarzan.

LA CRITIQUE

REMARQUES.

Le truc est bon, il est vieux également. On prend un roman célèbre, on en fait un film. Ce film, pour être pleinement goûté doit être vu de préférence par ceux qui n'ont pas lu l'œuvre originale. Ce qui ne veut pas dire que la transposition cinématographique soit mauvaise, des exemples éclatants prouveraient le contraire, mais les lois (paraît-il) de la traduction au cinéma ressemblent fort souvent à l'infidélité (il est des infidélités nécessaires... paraît-il).

Selon ces règles on a donné un rôle important aux femmes alors que Roger Verceel n'en donnait qu'à la mer et au capitaine. Cela est vrai particulièrement pour le rôle de Michèle Morgan presque créé de toutes pièces car la naufragée du *Myrva* n'est qu'une silhouette épisodique du roman, mais qu'importe, puisque Michèle Morgan y trouve une scène finale d'émotion !

Madeleine Renaud, elle, est plus conforme au modèle. Il fallait une excellente comédienne pour interpréter la femme du capitaine, personnage plus important dans la tête de Laurent que dans son existence réelle, le choix est donc excellent. Mais malgré ses infidélités, Grémillon était particulièrement désigné pour imager Roger Verceel. Comme lui, il aime la mer et sait la traduire (on se souvient encore de *Gardiens de Phare*) et la tempête est un des meilleurs moments du film. Il y a certaines photos de vagues à vous creuser l'estomac, que l'on n'avait encore jamais vues sur un écran. Grémillon trouva aussi un élément de réussite dans la vie à bord, ses interprètes le secondent avec compréhension, ils sont justes, d'un dessin net et sans bavures ni littérature. Jean Marchat joue le « vilain » de l'histoire — le capitaine du bateau en perdition qui casse la remorque — avec une désinvolture veule du meilleur aloi.

Jean Gabin sur qui reposent l'esprit et les intentions de l'auteur et des réalisateurs a, sans ironie, les épaules assez solides pour cela. Il est bien dirigé, on a su lui éviter ses outrances habituelles et du reste on ne lui a pas accordé de bousiller un homme. Son capitaine « coiffé d'un vieux chapeau de feutre, une serviette enroulée autour du cou » est le seul personnage qui soit sorti tout vif du livre de Verceel pour passer à l'écran.

Quant à Michèle Morgan, elle déconcerte, son personnage que n'a pas tracé Verceel

reste entre la petite fille déçue qui déçoit l'amour et la femme fatale classique... et puis l'océan est un concurrent retoutable !

R. M. A.

LE BRISEUR DE CHAINES.

Le théâtre cinématographique est un genre, admettons-le une fois pour toutes et jugeons ses ressortissants comme tels sans regretter que la carpe ne soit un lapin. Dans le théâtre proprement dit, celui de M. Jean Sarment est aussi quelque chose de particulier, qu'il s'agisse du *Pêcheur d'Ombres*, des *Plus beaux yeux du monde*, de *La couronne de carton*, de *Léopold le Bien-Aimé* ou de *Mamouret* dont est tiré ce film. On y retrouve toujours la même tendance de philosophie facile qui donne au public l'impression de penser profondément et l'étonnement heureux de pouvoir le faire aisément. A côté de cela il est toujours agréable de voir une centenaire battre en brèche la plus conformiste des familles et annoncer genti-



Plus convaincant que son grand-père : Le Briseur de chaînes, Pierre Fresnay arrivera-t-il à enlever Blanchette Brunoy ?

LA CRITIQUE

(Suite)

mais cela semble inutile puisqu'il n'est quand même pas question de recommencer *Le briseur de chaînes*.

R. M. A.

ROSES ÉCARLATES.

C'est une plaisante étude de la jalousie. Et qui n'est ni ridicule ni grandiloquente.

Les héros en sont deux jeunes mariés : Maryvonne, la femme, romanesque, sentimentale et ravissante, a besoin d'imprévu et d'aventure; le mari, Alberto, beau garçon, un peu fat, a, lui aussi, besoin de liberté. Comme pour concilier tous ces désirs, Maryvonne décide d'aller faire des sports d'hiver. Son mari n'attend même pas qu'elle soit partie et entre en relations téléphoniques avec une séduisante comtesse. Il décide aussitôt de lui offrir un magnifique bouquet

de roses rouges qu'il fait livrer chez lui. Sa femme rentre, trouve le bouquet, le billet doux qui l'accompagne, s'approprie le tout et tombe éperdument amoureuse de cet admirateur inconnu qui signe « Mystério ». Charmante aventure : le mari reçoit des lettres passionnées de sa femme et devient furieusement jaloux de lui-même. Cette petite comédie qui ne manque pas d'humour se terminera très bien grâce à l'intervention d'un tiers myope et dévoué.

L'histoire est contée avec assez de finesse pour que nous ne lui accordions que l'importance d'un divertissement mais l'ingéniosité de la situation mérite qu'on y réfléchisse.

L'interprétation de Vittorio de Sica donne au personnage du mari, jaloux de son ombre, un intérêt jamais démenti; il est d'ailleurs très bien secondé par Umberto Mignani qui incarne l'ami Terre-Neuve. Maryvonne c'est Renée Saint-Cyr, mince élégante, mais sans grand intérêt. Mais il y a une jeune artiste que l'on voit trop peu : Vivi Gioi dont la jeunesse et la blondeur sont un enchantement.

G. G.



Vittorio de Sica et Renée Saint-Cyr dans *Roses Écarlates*

JALONS SUR LA PISTE DU NORD

(suite de la page 5)

de ses parents, car savez-vous qui est son grand-père ? Georges Feytaud, tout simplement, l'auteur de tant d'œuvres qui ont fait, font et feront longtemps encore la fortune des théâtres... Ce jeune garçon est en outre le beau fils de Louis Verneuil, celui-ci ayant épousé récemment la fille de Georges Feytaud, la propre mère de mon jeune premier... »

C'est ensuite un très court entrefilet dans *Paris-Soir* :

« ... Jacques Terrane deviendra grande vedette dès que sortira la Piste du Nord, en attendant, il se bat sur le front de Syrie.

Il n'y a pas de troisième communiqué, il n'y a qu'un nom dans une liste, en attendant d'être un nom sur une plaque et sur un monument.

Nous n'aurons vu Jacques Terrane que pour le regretter.

R. M. A.

LA PERLE DU BRÉSILIEN.

C'est un film d'un genre un peu spécial que cette *Perle du Brésilien*. Contrairement à ce que son titre pourrait faire croire, ce n'est pas un film policier ou d'aventures, mais une œuvre sur le... retour à la terre. Il y a bien quelques scènes de music-hall au début, mais la majeure partie de l'action se passe dans une petite bourgade appelée Saint-Johann. Tout ceci n'a d'ailleurs aucune importance, car les travaux aux champs, tout comme le music-hall, ne sont que prétexte pour déshabiller le plus consciencieusement possible l'héroïne, Gusti Huber, qui a un jeu pas encore approfondi, mais par contre des jambes splendides qu'elle laisse apprécier de haut en bas avec une générosité dont nous lui savons gré.

Que dire de l'histoire ? Je n'en sais rien. Enfin, pour bien la situer, disons que le départ de l'action est donné par l'héroïne qui danse en costume plus que léger dans un music-hall et à laquelle on a fait la blague d'ajouter de la poudre à gratter à sa crème de beauté. Vous voyez d'ici l'effet... Quant aux scènes rustiques, elles sont combinées de façon savante pour flanquer le plus grand nombre de fois la jeune fille toutes jambes en l'air. Il y a bien quelques superbes paysages tyroliens et une fanfare de village assez cocasse, mais tout cela n'est rien auprès des jambes de Gusti.

Ce film est réalisé, avec le goût que nous venons de voir, par Hans Thimig qui appartient à la célèbre famille d'acteurs viennois. Gageons que sa réputation de comédien n'est pas prête à pâlir devant ses dons de metteur en scène. Aux côtés de Gusti Huber dont nous avons vanté, comme il se doit, les grands mérites plastiques, on voit Wolf Albach-Retty qui n'a pas l'occasion de briller, mais qui est toujours un joli garçon sympathique, Oskar Sima et Jane Tilden dans des rôles très effacés, et enfin Tibor von Halnay, le joyeux compère hongrois, que l'on n'avait plus vu depuis longtemps et qui fait ici sa rentrée dans un rôle d'imprésario truculent au possible.

Ch. F.

NOTRE COUVERTURE

Nous avons annoncé, il y a quelques semaines : Michèle Morgan rentrerait en France. Aucune confirmation n'est venue depuis ce moment-là... mais depuis, reprise, amplifiée, la nouvelle s'est gonflée. Les nouvelles d'Amérique se font de plus en plus rares, il est bien possible que ce soit la vedette « en personne » qui vienne la confirmer. Voyage qui pour sa carrière semble avoir été sans histoire, qui lui aura permis de se faire regretter (ce qui est une consécration, on peut aussi se faire oublier) retour qui arrive au bon moment car la sortie de *Piste du Nord* a remis sur nos murs son étrange visage.

SOUPE AUX CANARDS

NOUVELLES DE PARTOUT

M. Romain Roussel, chef de cabinet du Secrétariat à l'Information et à la Propagande vient en outre d'être nommé chef des services de Presse et de Censure.

En même temps, M. Paul Creyssel est nommé chef de la Propagande et M. Hervé Plevin, chef de cabinet. Ce dernier s'occupera plus spécialement des problèmes du cinéma.

— On apprend d'Amérique le décès, à l'âge de 55 ans, de Sidney R Kent, un des plus importants directeurs de sociétés cinématographiques. Il avait successivement occupé des postes de plus en plus en vue à la Vitagraph, à la Paramount et finalement à la Fox-Film dont il était président.

— Le Maréchal Pétain a reçu en audience Jean Vignaud, conseiller national, président de la Société des gens de Lettres, ancien directeur de *Ciné-Miroir*.

— Georges Carpentier a été victime de cambrioleurs qui ont saqué son appartement. Le vol s'élève à plus de 100.000 francs.

— Léon Bélières est arrivé en zone libre pour une tournée d'inspection de l'Union des Artistes. Il a reçu les acteurs à Marseille et à Nice.

— Lew Ayres que la grande presse appelle « l'ex-mari de la célèbre Gingers Rogers », mais qui est pour nous plutôt l'interprète de *A l'ouest rien de nouveau* et de *Dr Kildare*, va être interné dans un camp spécial réservé aux « objecteurs de conscience ».

— Ce ne sera pas Frank Villars, mais Julien Bertheau de la Comédie Française qui jouera Don José aux côtés de Viviane Romance dans la *Carmen* que va réaliser Christian-Jaque en Italie.

— Il paraît que *Pétrus* sera enfin réalisé, mais au lieu de Haimu nous verrons Fernandel. Et pour rester dans la note, ce film s'appellera *Monsieur Guéville*.

PEINTURE
DECORATION
ADY
THEATRES-DEPARTEMENTS-NAVIGES
BUREAU 12, Rue de la Justice
BUREAU 12, Rue de la Justice
Tel. C. 1484 MARSEILLE

— Après avoir fait sa rentrée au cinéma dans *Une femme disparaît* de Jacques Feyder, Emmy Lynn vient d'être engagée pour tourner dans *Le Lit à Colonnes*.

— L'éditeur Marcel Anger publie, sous la direction de Jean Valtrey, une nouvelle collection intitulée *La scène et l'écran*.

— Jean Debucourt fera partie de la distribution de *Bernier Atout* que réalise Jacques Becker.

— *La Bandera* est tournée une deuxième fois. C'est la société espagnole Hélios qui réalise ce film avec l'acteur Sandoval dans le rôle précédemment joué par Jean Gabin.

— On a présenté à Alger les premiers films documentaires français avec commentaire en langue arabe.

— Jean Arroy va réaliser un documentaire sur le Transsaharien. C'est un film du C. A. T. J. C.

— Alexandre Esway a été engagé comme metteur-en-scène par la Métro-Goldwyn-Mayer. Il partira pour Hollywood le 11 mai.

— Kalia Lova vient d'être engagée pour jouer le rôle principal de *Turquoise* que va réaliser Walter Kapps. Les partenaires de Kalia Lova sont Jean Murat, Ginette Lelièvre et Saturnin Fabre.

UN FILM DE CIRCONSTANCE



— Où allez-vous ?

— Voir Le Soleil a toujours raison.

Georges GOIFFON et WARET
51, Rue Grignan, MARSEILLE — Tel. D. 27-28 et 38-26
SPECIALISES DANS LES CESSIONS DE CINEMAS

ENCORE LE MUSEE DU CINEMA

Candide publie l'information suivante :

« Un musée du cinéma va être créé en Italie sous les auspices de M. Vittorio Mussolini, et la France y occupera une place de choix. Y trouveront place, en effet, un praxinoscope d'Émile Reynaud, le premier appareil des frères Lumière, celui de Emil Cohl, les mémoires autographes de Mells pour lesquels la *Film Library* de New-York avaient offert mille dollars, et plus de deux mille documents sur l'activité de nos meilleurs en scène.

« Ces objets rares et précieux seront exposés au théâtre de Chaillot avant d'être remis à M. Lo Duca, qui dirigera ce musée ».

Et notre confrère ajoute :

« Mais n'aurait-on pas pu grouper ces collections chez nous, la France ayant été le berceau du septième art ? Et n'est-il pas dommage de laisser partir à l'étranger ces témoignages de notre activité dans un domaine où nos techniciens et nos artistes ont joué un si grand rôle ».



Petites Annonces

La ligne de 33 lettres, espaces au signes :

Demandes d'emploi : 4 Frs.
Autres rubriques : 7 fr. 50.

A VIAGER OU COMPTANT
VENDEZ Immeubles, Villas,
Propriétés en les confiant à
MAZEAU 45, Boulevard Long-
champ, Tél. : N. 46-21 qui
fera un réel effort publicitaire
ntièrement à ses frais pour vous
cbtnier l'offre la plus élevée.

La plus importante
Organisation Typographique
du Sud-Est
MISTRAL
Imprimeur à CAVAILLON
Téléphone 20.

VU DE SUISSE

UNE BELLE ÉQUIPE

On vient de présenter en Suisse, avec un succès croissant, un film de Jack Conway intitulé *Boom Town*, en français *La fièvre du pétrole*.

Cette grande réalisation au titre d'actualité expose la vie et les luttes des pionniers du pétrole, et a surtout l'avantage d'offrir au public une brochette de vedette : Heddy Lamarr, Claudette Colbert, Spencer Tracy et Clark Gable.

Les personnalités de Spencer Tracy et de Clark Gable emplissant l'écran. Ces puissants interprètes ont formé dans ce film une des plus belles équipes de cinéma que les Américains nous aient présentées.

Spencer Tracy, une des figures les plus marquantes du cinéma américain, trouve dans le rôle de John Sand un succès com-

parable à celui qu'il obtint en interprétant le Père Flanagan dans *Des hommes sont nés* et *Les hommes de demain* et il force réellement la sympathie.

A ses côtés, Clark Gable ne s'impose pourtant pas autant. Tout au long du film Spencer Tracy est l'homme que l'on attend.

A nouveau les Américains ont vu grand et certaines scènes de cette *Fièvre du pétrole*, entre autres l'incendie des puits, montrent bien que leurs réalisateurs font tout pour donner au public le frisson que celui-ci doit avoir, à tel moment du film.

Mais l'équipe Tracy-Gable ne doit pourtant pas nous faire oublier le duo féminin qui lui donne la réplique, Claudette Colbert-Heddy Lamarr. La première nommée est toujours l'artiste de valeur qui nous charma

tant de fois. Là encore, elle a trouvé un rôle dans lequel elle a pu mettre en évidence toutes ses qualités.

Heddy Lamarr, elle, a un rôle plus petit, puisqu'elle n'apparaît sur l'écran qu'au tiers du film environ. Mais comment ne pas dire l'étonnante beauté de cette artiste qui a fait son chemin depuis le moment où, alors qu'elle s'appelait Hedy Kiesler, elle interprétait *Extase*, ce troublant film tchèque du metteur en scène Machaty. Nous étions alors en 1932.

Heddy Lamarr-1942 est troublante à l'extrême. En lui confiant des rôles de vedette dans ses plus récentes productions, la M.G.M. a joué la carte de la séduction. Ceci n'est pas un atout de minime importance.

Charles DUCARRE.



L. M. à Montpellier. — Relisez notre article sur Victor Boucher. Si votre qualité d'étudiant vous a donné, à défaut de mieux, une connaissance suffisante du français, vous n'y verrez rien qui soit en contradiction avec ce que vous croyez nous apprendre. Pourquoi ne pas reprocher aussi au signataire d'avoir prétendu que Fiers et Gallavet, Louis Verneuil, Jean de Létra, Georges Berr, etc. (voir liste) sont conjointement les auteurs de chacune des pièces de Victor Boucher ? N'empêche, imaginez-vous qu'au dernier conseil de rédaction, il était sérieusement question de vous demander de venir occuper la place de notre directeur...

Pour l'article sur Riskin et Capra, nous demanderons ses raisons à Eric Havel la prochaine fois que nous le verrons. En ce qui concerne notre critique de *Mr Smith*, en quoi voulez-vous que cela nous gêne que l'on puisse mal interpréter le reproche d'hypocrisie que nous faisons aux Américains ? Qui l'interprète mal. L'interprète selon notre cœur et nous n'avons pas pour habitude de

nous cacher derrière notre petit doigt !

Enfin, tout ceci dit, on aurait évidemment plaisir à parler cinéma avec vous et à avoir parfois votre avis si vous vous décidiez à vous débarrasser de cette prétention et de cette acrimonie qui sont vraisemblablement dus (nous l'espérons tout au moins, il nous chagrinerait de vous savoir déjà alétri, ou souffrant) à votre extrême jeunesse et au besoin de vous affirmer. Et, à propos, avez-vous lu la réponse qui vous a été faite, en cette place, le 11 Décembre ? Il n'y paraît guère.

Monique de P. à Marseille. — Non, Vittone n'est pas américain. Il publie des dessins dans plusieurs revues françaises.

Claude L. à Toulon. — Vos deux lettres ont été immédiatement transmises.

CHIRURGIEN-DENTISTE

2. Rue de la Darse
Prix modérés
Réparations en 3 heures
Travaux Or, Acier, Vulcaïn
Assurances Sociales

G. B. à Marseille. — Nous consacrerons certainement des articles à ces artistes. D'ailleurs, nous avons déjà parlé longuement de plusieurs parmi ceux que vous citez. La mise en scène de *Knock* a été assurée par Louis Jouvet en collaboration avec Roger Goupillères ; *Education de Prince* a été réalisé par Alexandre Esway et *Carrefour* par Kurt Bernhardt. Nous vérifierons pour le film annuels de Peter Lorre.

André P. à Nice. — *Le Vagabond-Roi* est un film Paramount ; il est interprété par Dennis King et Jeannette MacDonald. *Masques de Cire* est un film Warner.

Léo T. à Valence. — La sûreté de soi est une qualité, l'aveuglement est une chose assez différente, quant à la correction, à quel bon parler de ce que vous ignorez ? Vous écrivez en novembre que M. Georges Pécelet était un vilain Monsieur parce qu'il ne s'était pas précipité pour répondre à une lettre de vous et prenez la mouche maintenant

84 Rue de ROME
ANGLE RUE MONTGRAND

VENTE
TOUS BIJOUX
BRILLANTS-ARGENTERIE-ORFÈVRE
HORLOGERIE
DAVOS

(Angl. H. Montgrand) 84 RUE DE ROME
MARSEILLE

le quart PESTRIN

(Eau Pétillante)

dans tous les Cafés

parce que vous n'êtes pas lauréat d'un concours dont vous n'avez pas su lire le règlement. Sans cela vous auriez vu : 1°) Que ce n'était pas une société de films qui organisait ce concours, mais un « centre » ; 2°) Que ce n'était pas *La Revue de l'Ecran*, laquelle ne faisait que passer le communiqué (entre parenthèses, *La Revue de l'Ecran* non plus n'est pas une société de production).

Ensuite, quelques échecs ne semblent pas devoir vous être inutiles. Ils vous montreront tout ce qu'il vous reste à apprendre. Jugez vos scénarios « très gentils » si ça vous amuse, mais ne vous attendez pas à ce que l'on se précipite pour avoir la grâce de les tourner. Vous le dites vous même, vous n'avez jamais écrit. Ce n'est pas un mal, ni même un reproche, mais il en est de cela comme du reste, ça s'apprend et avoir à 28 ans une mentalité de 18 n'arrange pas les choses. Du reste, quand vous aurez 38 ans et que vous vous pencherez sur vous même, vous vous amuserez bien... Cela vous donnera peut être l'occasion d'un scénario qui sera excellent, celui là.

Le Gérant: A. DE MABIN

IMPR. MIRBAI - CAVAILLON